

«Le décolonialisme est la maladie sénile de la gauche intellectuelle contemporaine»

Entretien avec Pierre-André Taguieff *

Le philosophe dénonce l'influence croissante du décolonialisme au sein de la gauche dans un essai tout juste paru, intitulé «L'imposture décoloniale».

Par Pierre Valentin

Le Figaro

10 novembre 2020

FIGAROVOX. - Dans votre dernier ouvrage *L'imposture décoloniale* vous dites: «*Le postcolonialisme (...) risque d'entraîner toutes les familles de la gauche dans l'adhésion à une vision identitaire*». Quelle est cette vision identitaire qui vous inquiète?

Pierre-André TAGUIEFF. - Le postcolonialisme est, pour aller vite, la version soft du décolonialisme, lequel séduit non pas en raison de sa consistance théorique mais par sa «radicalité» idéologico-politique. Les idéologues décoloniaux appellent en effet à rompre totalement avec le passé maudit de la France et plus largement de l'Europe et de l'Occident, dont il réduisent l'histoire à celle du racisme, de la traite négrière, du colonialisme et de l'impérialisme.

Ils rejoignent en cela les artisans-militants d'une contre-histoire dite «*histoire mondiale*» ou «*globale*», obsédés par la déconstruction du roman national français. Ils ne voient dans l'universalisme, celui du judéo-christianisme comme celui des Lumières, que l'expression d'un eurocentrisme qu'ils s'efforcent frénétiquement de «*déconstruire*» en même temps qu'ils s'appliquent à «*provincialiser*» l'Europe et sa culture. Ils criminalisent au passage la laïcité, dans laquelle ils ne voient qu'intolérance et rejet de la diversité, refus des saintes «*différences*».

L'attractivité du décolonialisme à gauche et à l'extrême gauche s'explique largement par un appel du vide, dont les causes sont identifiables: la décomposition de la gauche et l'essoufflement du modèle social-démocrate, l'incrédulité croissante envers le marxisme et l'utopie communiste dont on hérite cependant l'anticapitalisme et l'anti-impérialisme, la banalisation d'un néo-féminisme misandre, dit «*radical*», dans les milieux intellectuels ainsi que le surgissement d'un antiracisme dévoyé, masquant à peine un racisme anti-Blancs doublé d'une judéophobie à visage «*antisioniste*».

La gauche intellectuelle est profondément divisée sur ces questions qui s'entrecroisent

À cela s'ajoute un sentiment de culpabilité à l'égard de l'islam, la «*religion des pauvres*» et des «*dominés*», qui fait que la «*lutte contre l'islamophobie*» peut être érigée en premier commandement de la «*religion de l'Autre*» (Philippe d'Iribarne). Il faut aussi bien sûr

pointer l'influence du gauchisme identitaire à l'américaine, dont les thèmes se diffusent massivement sur les réseaux sociaux.

Dans cette perspective, tous les malheurs du monde s'expliquent à partir de la relation d'inégalité entre «*dominants*» et «*dominés*», qu'on interprète en termes racialistes et victimaires: ce sont «*les Blancs*» qui dominent et les «*non-Blancs*» qui sont dominés. La «*race*» revient à l'ordre du jour: en dépit du fait qu'on la présente comme une «*construction sociale*», la couleur de la peau reste son principal indice.

On brandit par exemple avec enthousiasme l'«*identité noire*», la «*conscience noire*» ou la «*fierté noire*», alors qu'on dénonce, à juste titre, les suprémacistes blancs qui parlent d'une «*identité blanche*», d'une «*conscience blanche*» ou d'une «*fierté blanche*». On se retrouve ainsi dans un monde divisé en «*Blancs*» et «*Noirs*» ou «*non-Blancs*», et ce, au nom d'un «*antiracisme*» douteux, qui s'avère un antiracisme anti-Blancs, c'est-à-dire une forme politiquement correcte de racisme. Une grande inversion des valeurs et des normes s'accomplit sous nos yeux.

Est-ce que la gauche a les ressources intellectuelles pour y résister?

La gauche intellectuelle est profondément divisée sur ces questions qui s'entrecroisent. À simplifier le tableau, je distinguerai trois nébuleuses idéologiques. Tout d'abord, les défenseurs de la laïcité stricte, dans la tradition républicaine privilégiant l'égalité dans une perspective universaliste, qui forment le camp de la gauche ferme ou «*dure*», intransigeante sur les principes. Ensuite, les partisans d'une laïcité «*ouverte*», tentés par le multiculturalisme, qui peuplent les territoires de la gauche «*molle*», convertie à la «*religion de l'Autre*».

Enfin, les ennemis de la laïcité, dans laquelle ils voient l'expression proprement française d'un «*racisme d'État*» ainsi qu'une machine à justifier l'«*islamophobie*». Le slogan «*Touche pas à mon voile*» illustre cette position pseudo-antiraciste, qui consiste à retourner contre le principe de laïcité l'exigence de tolérance et l'impératif du respect des différences. C'est le camp de la gauche folle, celle qui s'est ralliée au drapeau du postcolonialisme et du décolonialisme, dont la passion motrice est la haine de l'Occident.

La gauche « molle », (...) ayant pour seul horizon « l'ouverture », fournit des « idiots utiles » (...) à la gauche folle, qui mène la danse

Cette nouvelle «*gauche de la gauche*» est rageusement anti-occidentale, elle est à la fois hespérophobe et gallophobe, en ce qu'elle réduit la France à un pays raciste et islamophobe. C'est cette gauche en folie, dont les nourritures psychiques proviennent des campus étatsuniens pratiquant le culte de la «*radicalité*», qui, voulant tout déconstruire et tout décoloniser, s'est engagée dans la voie dangereuse qu'est la «*politique de l'identité*».

La gauche «*molle*», celle des bien-pensants (opportunistes, apeurés, naïfs, peu informés) ayant pour seul horizon «*l'ouverture*», fournit des «*idiots utiles*» (et parfois inutiles) à la gauche folle, qui mène la danse. Le décolonialisme, c'est la maladie sénile de la gauche intellectuelle contemporaine.

Vous insistez sur la dimension déresponsabilisante des théories «*systémiques*» qui soulagent l'individu du fardeau de la responsabilité individuelle. Est-ce pour vous une des raisons principales de leur succès?

En parlant de «*discriminations systémiques*», on paraît expliquer avec objectivité les échecs socio-économiques des individus appartenant à des minorités supposées discriminées. Ces individus sont ainsi déresponsabilisés: ils peuvent accuser «*le système*» d'être le seul responsable de leurs malheurs, comme ils peuvent accuser un préteudu «*racisme d'État*» de couvrir ou de justifier les «*discriminations systémiques*» dont ils s'imaginent être les victimes. Ce qui n'empêche nullement de considérer les discriminations réelles à l'emploi ou au logement, dont les causes sont loin de se réduire aux origines ethno-raciales.

La dénonciation litanique du «*racisme systémique*» fait partie de la rhétorique des mouvances décoloniales et islamо-gauchistes. Il s'agit du dernier avatar de la notion de «*racisme institutionnel*», élaborée par deux révolutionnaires afro-américains, l'activiste Stokely Carmichael et l'universitaire Charles V. Hamilton, dans leur livre militant titré Black Power, sous-titré «*La politique de libération en Amérique*», publié en 1967. Cette notion était destinée à mettre l'accent sur le caractère systématique («*systémique*», dit-on plutôt aujourd'hui) ou structurel du racisme anti-Noirs dans la société nord-américaine, en supposant qu'il était inscrit dans les normes culturelles, les institutions et les pratiques sociales «*normales*», qu'il dérivait de l'organisation même de cette société.

Il pouvait donc fonctionner socialement sans être intentionnel ni conscient. Le présupposé de ce modèle critique du racisme est que seul le racisme blanc existe et qu'il se confond avec le «*pouvoir blanc*» et la «*société blanche*» que seule une «*révolution noire*» peut transformer. Autant dire que, construit pour dénoncer le racisme anti-Noirs dans l'Amérique de la fin des années 1960, ce modèle est daté et situé. On ne saurait l'importer aveuglément pour analyser le racisme dans la société française contemporaine.

Mais c'est précisément son simplisme qui est attrayant pour les radicaux de gauche: le racisme invisible explique tout et les mobilisations antiracistes ont un parfum révolutionnaire. En répétant litaniquement que la France est une société intrinsèquement raciste, on justifie les appels à la destruction du «*vieux monde*», qu'on juge irréformable. La notion de «*racisme systémique*» illustre bien ce que Raymond Boudon appelait le «*sociologisme*», qui postule que l'individu est le jouet des structures et des institutions, et incite à ne poser qu'une question: À qui profite le «*système*»?

Cette déclaration témoigne de l'extrême confusion qui dérive d'un demi-siècle de déconstructionnisme en philosophie (...) et de constructivisme en sciences sociales

Mais la réponse est toujours connue d'avance. Les pseudo-antiracistes y répondent en donnant dans le complotisme: ils désignent les membres de la «*race*» dominante («*les Blancs*»), instaurateurs et profiteurs du «*racisme systémique*». Voilà qui justifie les prêches contre «*l'hégémonie blanche*» et «*le privilège blanc*».

Vous citez la cheffe du Parti des Indigénistes de la République Houria Bouteldja: «*Le ‘je’ cartésien va jeter les fondements philosophiques de la blanchité*». Sans reprendre ses termes, l'universalisme des Lumières n'est-il tout de même pas spécifique à l'Occident, conséquence de l'universalisme chrétien?

Relevons d'abord le mélange de stupidité et de cuistrerie d'une telle affirmation, émanant de l'activiste qui incarne parfaitement l'islamo-gauchisme à la française. Elle témoigne de l'extrême confusion qui dérive d'un demi-siècle de déconstructionnisme en philosophie («*tout est à déconstruire*») et de constructivisme en sciences sociales («*tout est construction sociale*»).

Dans les milieux décolonialistes à la française, le thème de la «*blanchité*» est d'importation récente et soulève un problème insoluble: si, en bon antiraciste, on récuse l'essentialisme en tant que présupposé du racisme, comment concevoir d'une façon non essentialiste ladite «*blanchité*»? Répondre en agitant le terme magique de «*construction sociale*», c'est se payer de mots. Le réinvestissement du biologique s'opère ainsi sous couvert de «*construction sociale*». Les pseudo-antiracistes à l'américaine diabolisent les gènes, mais sacrifient la couleur de la peau. Chassée par la grande porte de l'antiracisme savant des généticiens, la «*race*» revient par la fenêtre du néo-antiracisme militant.

Faisant de la «*blanchité*» un stigmate, les idéologues décoloniaux s'efforcent de réduire l'exigence d'universalité à une arme secrète de la «*société blanche*» pour inférioriser ou disqualifier les non-Blancs. Manière de réaffirmer leur dogme fondamental: l'Occident est intrinsèquement raciste.

Mais il ne faut pas oublier que ce sont des intellectuels occidentaux «*blancs*» qui, les premiers, ont lancé cette grande accusation sur le marché des idées. La haine de soi et l'auto-accusation pénitentielle font partie de la pathologie des milieux intellectuels occidentaux. Ne voir dans l'universalisme que ses instrumentalisations politiques et ses corruptions idéologiques, c'est faire preuve soit d'ignorance, soit de mauvaise foi.

«*Il est facile de reconnaître dans cette bouillie discursive des traces de l'utopie communiste*». Qu'est-ce qui vous donne à penser que nous faisons face à un «*marxisme racialisé*» à l'heure où les marxistes purs et durs sont difficiles à dénicher?

À quelques exceptions près, les intellectuels marxistes-léninistes, encore nombreux dans les années 1970-1990, se sont ralliés, d'une façon plus ou moins explicite, aux courants subalternistes ou décoloniaux, après avoir flirté avec le tiers-mondisme et l'altermondialisme. Le décolonialisme se présente en effet comme une réinterprétation hyperkritique de l'histoire et un programme d'action révolutionnaire séduisant.

L'évolution des milieux trotskistes est à cet égard fort intéressante: nombre de leurs intellectuels ont repris à leur compte les principaux thèmes décoloniaux (dénonciation du «*racisme systémique*», du «*racisme d'État*», de l'*«islamophobie d'État»*, etc.), au point de juger acceptables la vision racialiste de la société et la promotion de notions comme celles d'identité raciale ou de conscience raciale. Ils tendent à oublier la lutte des classes au profit

de la lutte des races et des sexes-genres, avec ce supplément de verbiage pseudo-savant qu'est l'«*intersectionnalité*».

La bêtise la plus redoutable, parce qu'elle passe inaperçue, c'est la bêtise des élites intellectuelles, soumises aux modes idéologiques et rhétoriques

Ce qui a fait basculer les marxistes, c'est d'abord la formation d'un prolétariat issu de l'immigration et de culture musulmane, et le ralliement croissant du prolétariat traditionnel aux partis dits populistes. C'est ensuite leur engagement inconditionnel en faveur de la cause palestinienne, qu'ils ont érigée en nouvelle «*cause universelle*». C'est, corrélativement, leur interprétation de l'islam politique comme une force potentiellement révolutionnaire avec laquelle il fallait s'allier. C'est aussi l'importance qu'ils ont accordé aux questions de «*race*» (la «*race*» étant une «*construction sociale*») et à la lutte contre le racisme, faisant passer au second plan la lutte des classes.

C'est enfin leur passion de la critique radicale des sociétés occidentales, caractérisées par une somme de traits négatifs (capitalisme, impérialisme, colonialisme, racisme, sexism, hétéro-patriarcat), donc vouées à être détruites. Ils ont ainsi comblé leur imaginaire utopiste de la table rase et de la construction d'une société parfaite (post-capitalisme, post-raciste, post-sexiste, etc.). Il ne leur restait plus, en rejoignant les rangs décoloniaux, qu'à ériger la «*race*» en principe explicatif de l'histoire, et, ainsi, à fondre le marxisme dans un néo-gobinisme dont le programme sommaire tourne autour d'une volonté de vengeance ayant pour cible la «*société blanche*» ou l'«*homme blanc*», abominable profiteur du «*système hétéro-patriarcal*».

Vous rappelez que l'activiste Rokhaya Diallo a retweeté le compte satirique de Titania McGrath sur Twitter qui se moque des délires *woke* et devance même parfois des discours progressistes. La frontière entre la parodie et le premier degré est-elle ici en voie de disparition?

C'est là un indice de la bêtise des nouveaux bien-pensants. Il ne s'agit pas de la bêtise ordinaire, pour ainsi dire innocente, mais d'une bêtise prétentieuse, arrogante, sophistiquée. Un esprit de sérieux idéologisé, doublé d'une roublardise plus ou moins affûtée. C'est la bêtise commune aux élites médiatiques et aux élites académiques faisant profession de «*radicalité*», à Rokhaya Diallo ou Lilian Thuram en version militante, à Judith Butler ou Gayatri Chakravorty Spivak en version «*théorique*», disons comiquement pédante.

On a trop négligé de considérer le rôle de la bêtise dans l'histoire, comme le notait Raymond Aron. Mais la bêtise la plus redoutable, parce qu'elle passe inaperçue, c'est la bêtise des élites intellectuelles, soumises aux modes idéologiques et rhétoriques, conformistes dans leurs rêves de «*radicalité*» et fascinées par la violence des supposés «*damnés de la terre*», censés avoir «*toujours raison*».

Rien n'est plus pitoyable que la bonne conscience et la lâcheté tranquille de ceux qui, pour paraphraser Camus, n'ont jamais placé que leur fauteuil ou leur micro dans ce qu'ils croient être le sens de l'histoire.

*Pierre-André Taguieff est philosophe, politiste et historien des idées, directeur de recherche au CNRS, et l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, dont le dernier est *L'Imposture décoloniale. Science imaginaire et pseudo-antiracisme*, Paris, Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2020.